

Ange gardien

- Alexa, mets Radio Scoop s'il te plaît.

Gustave reconnaît la fin d'une chanson d'un groupe américain, puis le jingle caractéristique de « *la plus Lyon des radios* » emplit la pièce. La voix féminine habituelle prend le relais.

« Et on commence avec vos conditions de circulation, à Lyon déjà quelques difficultés sous Fourvière, comptez deux kilomètres de bouchons en direction de Marseille. A la une, ce jeudi, retour sur ce drame survenu en début de semaine à Villefranche-sur-Saône, un bébé décédé découvert par ses parents dans son lit, au matin. L'enquête ouverte, pour déterminer les circonstances de la mort, a fait apparaître que le bébé aurait été asphyxié. Aucune effraction du domicile n'a été constatée. Les parents, famille d'accueil pour enfants en difficulté, ont été placés en garde à vue. On passe au sport, avec du basket... ».

- Alexa, baisse le son.

Gustave se lève et dépose sa tasse de thé à moitié pleine dans l'évier. En passant pour se rendre dans son bureau, il gratouille la tête de Nikita qui attend à côté de la porte d'entrée en remuant la queue.

Il entend une plainte. C'est l'heure de la promenade, mais avant toute chose, il doit vérifier une information. Le fait divers qu'il vient d'écouter à la radio lui rappelle vaguement une autre histoire qu'il a lue précédemment et surtout, cela a déclenché un petit frisson au sommet de son crâne, le présage d'une investigation à venir.

Il farfouille dans les journaux posés sur la table basse en face de son fauteuil, les derniers qu'il a reçus, sans succès. Il s'attaque alors aux différentes piles, entassées à même le sol. Certains tas atteignent maintenant la hauteur de ses hanches et penchent dangereusement. Dans les pages Fait Divers du Progrès, datant d'il y a deux mois, il trouve alors ce qu'il cherche.

« Métropole de Lyon. À Villeurbanne, le choc et les questions après le décès d'une fillette de quatre ans, découverte dans son lit au matin par ses parents. Une enquête est ouverte pour déterminer les causes de la mort ».

- Étrange, marmonne Gustave.

Il attrape son téléphone dans la poche arrière de son jean et au moment où il recherche un numéro dans ses contacts, il reçoit un appel de Daphné. Elle lui propose une collaboration sur son affaire du moment, qu'il décline rapidement mais poliment. Il pressent qu'il devra se consacrer à plein temps sur ces faits divers qui occupent déjà son esprit.

À nouveau, il perçoit une plainte un peu plus forte, qui provient du couloir. Nikita s'impatiente. Il trouve le contact qu'il cherchait auparavant et la communication s'établit en quelques secondes.

- Catherine, bonjour, c'est Masset. Je te réveille ?
- Non, je déjeune. Mais vas-y, je t'écoute.
- Tu as signé un entrefilet pour le Progrès, il y a plusieurs semaines, un fait divers sur Villeurbanne. Une fillette retrouvée morte chez elle, par ses parents. Dans son lit.
- Ah oui, oui. Effectivement.
- Tu as eu d'autres éléments ?
- Laisse-moi réfléchir... La gosse est morte étouffée... les parents arrêtés... Ah si ! je me souviens. Ça s'est passé dans une famille d'accueil. Le couple a remarqué que la porte d'entrée était entrouverte ce matin-là, mais elle n'avait pas été forcée.

Gustave transforme la promenade habituelle du matin au parc de la Tête d'Or par une balade plus citadine, qui l'amène au pied du bâtiment du commissariat de police de Villeurbanne. Résidant non loin de là, dans le quartier du Tonkin, Gustave est un habitué des lieux. Non pas qu'il commette des délits, mais de par l'exercice de sa profession. Gustave Masset est journaliste d'investigation, plutôt reconnu dans le métier.

Lyonnais ayant fait ses études à l'institut supérieur des médias, il est aujourd'hui principalement correspondant pour la Tribune de Lyon et participe depuis quelques années à We Report, collectif international de journalistes indépendants. Dans ce cadre il côtoie fréquemment Daphné et d'autres confrères.

Le journaliste gravit la volée de marches, prend le temps d'attacher son boxer à la rambarde d'escalier et entre dans le bâtiment, cours Émile Zola. À l'accueil, il reconnaît tout de suite Sarah et d'un coup d'œil il sait qu'elle l'a aussi reconnu. Elle est en train de discuter avec une jeune femme, d'un vol de téléphone portable d'après les bribes de conversation qu'il entend.

Familier des lieux, Gustave se dirige vers les sièges en plastique gris et s'assoit, face au sas d'entrée. Ainsi il voit Nikita et peut observer son comportement irréprochable de chienne bien dressée : couchée, la gueule entre les pattes, les oreilles en alerte et le regard vif rivé sur les portes vitrées.

Une petite demi-heure passe ainsi, le temps pour Sarah de terminer d'enregistrer le Procès-Verbal et pour Gustave de lire quelques mails sur son téléphone portable. Une fois la jeune femme sortie, la policière fait un signe au journaliste, qui vient s'accouder au comptoir.

- Où ton flair vous mène-t-il cette fois, ta truffe et toi ?

Gustave n'a jamais réellement saisi si la truffe fait référence à Nikita ou à lui-même, mais c'est ainsi que Sarah l'accueille à chaque fois qu'elle est de permanence.

- A priori, vers une histoire pas très drôle.
- Allez, balance.
- Une fillette et un bébé, tous les deux en famille d'accueil, retrouvés morts dans leur lit. L'une à Villeurbanne il n'y a pas loin de deux mois et l'autre à Villefranche-sur-Saône il y a une petite semaine.
- Oui, ça me parle. Que veux-tu savoir exactement ?
- Qui sont les coupables, bien sûr ! C'est les parents ?
- T'en as vraiment de bonnes, toi !

Sarah tapote sur son clavier, plisse les yeux pour lire les résultats, puis lève la tête vers le journaliste.

- Alors, j'ai pas mal de détails sur l'affaire de Villeurbanne, normal c'est dans le quartier. Pour Villefranche, je n'ai pas grand-chose. Faudra aller te renseigner à la source.

Le journaliste sort un petit calepin Moleskine et un stylo à bille estampillé Tribune de Lyon de sa poche de poitrine intérieure.

- À Villeurbanne, enchaine Sarah, la fillette a été retrouvée inconsciente par ses parents, le matin au réveil, effectivement. Quelle horreur !

Sarah est connue de tout le service pour ponctuer ses phrases avec ses ressentis.

- Ils ont d'abord tenté de la réanimer, puis appelé le SAMU, poursuit-elle. Le décès a été constaté par les secours, dès leur arrivée. Le couple a pensé à la mort subite du nourrisson, mais impossible, la gamine était trop âgée. Une enquête a été ouverte et les parents ont été suspectés. Les pauvres, quelle histoire...

- Ils ont été arrêtés ?
- Placés en garde à vue, oui. Mais ensuite relâchés. Ah ! autre chose, ils se sont aperçus que la porte d'entrée était entrouverte après avoir découvert leur fille. Sans trace d'effraction, la violation de domicile n'a pu être établie. L'enquête suit son cours, elle est maintenant gérée par la DTPJ de Lyon.

Gustave sent que Sarah ne lui dit pas tout, mais il sait qu'il ne peut en obtenir davantage. Sur une instruction en cours, certains éléments ne doivent pas filtrer auprès des médias.

- Bon, OK. Et pour Villefranche ?

– Peu ou prou le même scénario, à la différence qu'il s'agit effectivement d'un bébé, de sexe féminin, d'à peine un an. C'est vraiment sordide tes histoires, là ! Tu ne pourrais pas faire des reportages sur des bébés chiens à la place ?

Le journaliste et l'agente jettent simultanément un coup d'œil vers Nikita, qui n'a pas bougé d'un poil.

– La prochaine fois, j'essaierai, promis. Et les parents du bébé ont aussi été relâchés ? Et quid de la porte d'entrée ?

– Ce n'est pas écrit dans le dossier.

– Tu peux me donner un nom ou une adresse ?

D'un regard rapide, Sarah balaye la pièce, ils sont seuls.

– Tu sais bien que non. Ce que je peux te dire, c'est que les deux couples étaient bien familles d'accueil oui, mais que les enfants décédés n'étaient pas des enfants placés.

– C'étaient leurs propres gosses ?

La policière hoche la tête en grimaçant.

– Et il y avait des enfants placés dans ces familles à ce moment-là ? Tu n'aurais pas quelque chose de plus pour moi ?

– Tout ce que je peux te donner, c'est les coordonnées de l'organisme qui a agréé le couple Villeurbannais en tant que famille d'accueil, si tu veux.

Une nouvelle fois, Gustave sait que Sarah lui cache des informations.

Nikita a eu gain de cause sitôt son maître sorti du commissariat, elle a beau être bien dressée, il n'empêche qu'elle a besoin de se dépenser. Gustave et elle ont alors pris le chemin du Parc de la Tête d'Or, après qu'elle a tiré sur sa laisse plusieurs fois. C'est sa façon d'avertir que la promenade est impérative. Le journaliste a tenté une seule fois d'y déroger, ses meubles de salon n'ont pas du tout apprécié.

En marchant, grâce aux coordonnées transmises par Sarah, le journaliste contacte l'antenne de la Maison de la Métropole de Lyon pour la ville de Villeurbanne. Il réussit à embobiner la standardiste en prétextant ne pas retrouver une confirmation de son rendez-vous de quinze heures dans sa boîte mail, insistant bien « *vous savez, les serveurs informatiques, ça plante tout le temps et je suis certain d'avoir reçu une réponse automatique, mais je ne la retrouve pas* ». Pour avoir la paix, la standardiste finit par

capituler et lui prend rendez-vous avec la seule assistante sociale disponible, Séverine, pour seize heures, vendredi.

Le lendemain, à l'heure dite, le journaliste et son boxer sont devant la résidence à côté du Square Pellet, au numéro 74 du cours Émile Zola, un imposant immeuble de neuf étages, gris délavé, troué d'innombrables fenêtres. Un vrai gruyère. Gustave attache sa chienne à l'extérieur puis pousse les portes d'entrée. À l'intérieur, un long couloir assez sombre, un mur recouvert de boîtes aux lettres. Il suit les flèches et se trouve bientôt devant une petite banque d'accueil, un peu vieillotte mais immaculée. Postée derrière, assise bien droite, une femme aux cheveux gris tirés en chignon, des lunettes à monture d'écaille sur le bout du nez le lorgne d'un air interrogateur par-dessus ses verres épais. Il a en face de lui l'archétype de la bibliothécaire acariâtre et âgée, celle qu'on voit dans tous les mauvais films.

Avec une petite appréhension, Gustave se présente et demande à voir Séverine, comme convenu pour son rendez-vous. À sa grande surprise, la standardiste lui adresse un grand sourire en retour et lui indique le bureau concerné. Il est accueilli par une jeune femme d'une trentaine d'années, élancée et sèche, les cheveux ternes. Les cernes noirs sous ses yeux attestent d'une grande fatigue.

- Séverine, assistante sociale, en quoi puis-je vous être utile ?
- Bonjour, Gustave Masset. Je suis journaliste pour la Tribune de Lyon.

Séverine abandonne une main molle dans celle de Gustave, tique un peu. Elle retire sa main et fait signe à son interlocuteur de s'asseoir. Le journaliste décide de jouer cartes sur table.

– Je préfère aller droit au but. Je suis sur les récentes affaires des enfants décédés dans leur lit, étouffés. Êtes-vous au courant ?

– Malheureusement, oui. Je ne suis pas certaine d'être en mesure de vous aider, monsieur Masset. D'une part c'est dans les mains de la police, d'autre part je suis tenue au secret professionnel.

- Je souhaite prendre contact avec les familles.

L'assistante sociale hoche la tête en signe de refus.

- Les noms et adresses des familles d'accueil sont confidentiels.

– Je le sais, oui. Mais ces deux affaires ont des similitudes étranges. Pour ne rien vous cacher, je suis déjà allé discuter avec la police. Au départ, je pensais qu'il s'agissait de maltraitance au sein des familles d'accueil. Il y a eu tellement d'histoires effroyables par le passé...

– Ah ! le grand reporter vient ici en pensant que je vais déblatérer sur les familles et lui dire que l'on confie des enfants sans prendre de précaution ?!

Gustave réalise aussitôt la maladresse de ses propos et fait machine arrière.

– Non, non, aucunement Séverine. Je suis absolument certain que vous et vos collègues effectuez un travail difficile ici, mais tellement formidable et salutaire.

– Oh oui alors ! acquiesce la jeune femme, un peu radoucie. Qu’attendez-vous de moi au juste ?

– Il y a un loup. Je le sens. Et aussi un lien entre ces deux décès, j’en suis sûr. J’ai besoin d’aller m’entretenir avec ces deux familles.

– Discuter, mais aussi écrire un article, n’est-ce pas ?

– Pour l’instant, juste discuter. Certes, je suis journaliste. Il y aura, peut-être, un article sur ces affaires, plus approfondi que ceux publiés actuellement dans les faits divers, mais pas forcément écrit par moi. Pour ma part, je ne diffuserai rien sans l’accord des familles et en ce qui vous concerne, je n’ai pas l’obligation de nommer mes sources.

L’assistante sociale triture son menton avec sa main gauche.

Gustave Masset ressort de cet entretien avec un petit papier en poche. Il a réussi, non sans mal, à convaincre l’assistante sociale du bien-fondé de son enquête pour informer aussi justement que possible ses concitoyens, en somme sa mission de journaliste.

Il récupère Nikita et prend directement le chemin du domicile de la famille d’accueil de Villeurbanne. Il se trouve non loin de là, à quelques minutes de marche. Arrivé devant l’immeuble, Gustave cherche le nom de Charles et Corinne Brule dans l’annuaire de l’interphone et lance l’appel. Une voix agacée nasille.

– C’est pour quoi ?!

– Bonjour, Gustave Masset, journaliste...

– Laissez-nous tranquilles, on n’a rien à vous dire !

La communication est coupée.

De retour à son appartement, Gustave met en route la bouilloire, tandis que Nikita se couche dans son panier après avoir lapé longuement dans son bol d’eau.

– J’ai eu raison de ne pas insister, hein ?

Nikita lève la tête et émet un son sourd. Gustave, en tant que célibataire endurci, converse fréquemment avec sa chienne, sans s’inquiéter plus que cela. Tous les propriétaires d’animaux, chien, chat ou autre, ne parlent-ils pas à leurs compagnons ?

Le matin suivant, au petit-déjeuner, le téléphone portable posé sur la table de la cuisine se met à vibrer. Le prénom Sarah s'affiche accompagné des deux icônes rouge et verte.

– Salut Gustave, je fais vite, car je dois prendre mon service : les parents de la famille d'accueil caladoise ont été relâchés, hier soir. L'affaire a été reprise par la DTPJ, comme celle de Villeurbanne. Je dois te laisser !

– Merci Sarah ! je t'en dois une.

Gustave termine son thé et sa tartine de beurre de cacahuète. Deux choix s'offrent à lui ce matin : contacter la DTPJ ou aller rendre visite à Monsieur et Madame Chazot.

– On va se balader à Villefranche-sur-Saône aujourd'hui Nikita.

Un aboiement résonne dans l'entrée en guise de réponse.

Le journaliste veut interroger les premiers intéressés avant toute chose, conscient qu'il devra faire preuve de tact et d'empathie avec ce couple endeuillé à peine sorti de garde à vue.

Sortir de l'agglomération lyonnaise un samedi matin aux alentours de neuf heures prend plus de temps que prévu. Un peu avant onze heures, Gustave gare son véhicule en face d'une maison des années soixante, toit peu pentu, escalier avec garde-corps, en surplomb d'une porte de garage, menant à la porte d'entrée. Il descend de la voiture et libère Nikita, qui trépidait dans le coffre. Il s'accroupit à sa hauteur, pour lui attacher sa laisse. La queue du boxer bat à toute vitesse.

– D'abord, on va aller sonner à cette porte, là, dit-il en montrant la maison du doigt. Ensuite, on ira faire une longue promenade sur les bords de Saône. OK ?

La queue cesse de battre et le maître lit de la déception dans les yeux de sa chienne. Il lui gratouille le haut de la tête.

Gustave vérifie rapidement le nom sur la boîte aux lettres : Patrick et Brigitte Chazot. Nikita suit docilement son maître, ensemble ils passent le portail, Gustave veille à le refermer soigneusement. Le jardin entourant la maison, exigü, est entièrement clôturé de hautes haies.

Ils gravissent les escaliers. Gustave attache le boxer à la rampe. Devant la porte d'entrée, il suspend son geste au moment d'appuyer sur le bouton de la sonnette, pour fixer sa chienne d'un œil éloquent. Instantanément, elle s'assoit, bien droite et attend, la langue sortant un peu de la gueule.

Il sonne. Presque aussitôt, il entend le bruit d'une serrure qui se déverrouille et aperçoit une femme dans l'embrasure de la porte. Les yeux gonflés, rougis, d'avoir énormément pleuré sans aucun doute. Vêtue d'un survêtement noir râpé, les cheveux retenus par une pince. Sans réagir, elle attend que l'inconnu énonce la raison de sa présence, accordant un bref regard au chien.

– Bonjour Madame Chazot, pardonnez-moi de vous déranger. Je m'appelle Gustave Masset, je suis journal... S'il vous plaît, ne refermez pas la porte immédiatement.

La femme est rejointe par un homme, son mari a priori. Autant meurtri qu'elle. Il ouvre la porte un peu plus grande.

- C'est la police ? Vous avez du nouveau ?

Avisant le chien et la voiture garée en contrebas, il comprend que non.

- J'aimerais vous parler, Madame et Monsieur Chazot, de ce qui est arrivé à votre bébé.

La femme se met à sangloter. Le visage de l'homme se ferme, il s'apprête à repousser sa porte.

- S'il vous plaît. Écoutez-moi. Je suis journaliste, je veux juste vous poser quelques questions. Faites-moi confiance, je vous en prie, ce que vous direz ne sortira pas de chez vous.

Le couple a échangé un regard bref et agacé.

- On a tout raconté à la police déjà, dit l'homme.

Sa voix est lasse. La femme, toujours muette, essuie ses larmes. Ces deux-là semblent désespérés. Gustave réitère sa demande, arguant que parler les aidera sûrement à se rappeler des détails. La femme fixe son mari et hausse les épaules. Lui jette un œil sur le chien.

- Nikita reste à l'extérieur bien évidemment.
- Tout est clôturé chez nous, vous pouvez la laisser se promener si vous voulez.

Gustave hoche la tête et détache la laisse du collier de la chienne. L'avertissement qu'il lui lance d'un clin d'œil avant d'essuyer ses chaussures sur le paillason est très clair : pas de bêtises.

La femme le précède et le guide vers la cuisine. Un silence pesant les accompagne. Elle lui propose un café qu'il accepte volontiers. L'homme les rejoint. Il engage la conversation.

- Asseyez-vous, monsieur ?
- Gustave Masset.
- Que voulez-vous savoir Monsieur Masset ?
- J'aimerais que vous me racontiez tout ce qu'il s'est passé.
- Vous avez flairé un scoop ?

Droit au but. Gustave sent qu'il va falloir les apprivoiser pour obtenir des réponses.

- J'ai entendu à la radio le malheur que vous venez de vivre. Et cela m'a rappelé une triste histoire, pareille à la vôtre, survenue il y a quelque temps à Villeurbanne. Pour être franc, oui, je suis intrigué et je juge nécessaire de me renseigner. Rassurez-vous, je vous promets que je ne publierai rien sur votre famille sans votre accord.

Brigitte Chazot pose une tasse et une petite cuillère devant Gustave et verse le liquide brun ambré fumant. Elle pousse ensuite une boîte en fer vers lui. Ne pouvant s'empêcher de renifler, elle s'éclipse de la cuisine pour aller se moucher ailleurs, bruyamment.

Patrick Chazot s'adosse au mur, en face du journaliste. La voix est dure et laisse transparaître autant de colère que de culpabilité.

- Ce qui est clair, c'est que quelqu'un a étouffé notre bébé. Et qu'on n'a rien vu, ni rien entendu.
- Qui aurait pu tuer votre enfant ? Avez-vous une idée ?

Brigitte réapparaît à ce moment-là, les larmes toujours au bord des cils. Elle s'assoit sur la chaise à côté de son mari et pour la première fois réagit avec véhémence.

– On nous l'a enlevé, on ne comprend pas pourquoi, ni comment, attaque-t-elle. On est des gens bien, on ne mérite pas ça !

- J'en suis persuadé, Madame Chazot. Êtes-vous sûrs que personne n'a pu entrer chez vous ?
- Certain, répond Patrick.
- Pas de porte d'entrée ou de fenêtre anormalement entrouverte ?
- On n'a pas fait attention... ce qui nous importait, c'était de tenter de sauver notre fille, dit Brigitte, dans un souffle.

– Vous êtes famille d'accueil, n'est-ce pas ? Il n'y avait personne d'autre avec vous trois cette nuit-là ?

Touché ! Le couple se dévisage d'un air gêné. Patrick s'écarte du mur et va se servir une tasse de café. Brigitte se racle la gorge et triture un fil qui dépasse de sa manche.

- Alors il y avait bien un autre enfant chez vous à ce moment-là ? Il a vu quelque chose ?

Patrick devance sa femme.

– Oui, enfin non. Depuis deux semaines environ, on avait une jeune adolescente avec nous. Mais il n'y a pas de lien, elle a dit des choses, mais elle n'a rien vu, elle...

Brigitte l'interrompt.

– La pauvre enfant a vécu des horreurs avant de venir chez nous, comme souvent les enfants placés. Elle n'a rien à voir dans tout ça. La police l'a écartée des suspects, tout comme nous.

- Où est-elle aujourd'hui ?

– On est sortis de garde à vue seulement hier soir..., sanglote Brigitte.

– Talula est venue la chercher le jour du décès de notre petite fille. Vous n'aurez pas le droit de lui parler, Monsieur Masset, ajoute Patrick. Elle est mineure.

- Qui est Talula ?
- Une amie, infirmière dans un centre spécialisé pour les enfants... ayant eu une vie difficile.
- Comment ça se passait chez vous avec cette ado ?

Gustave apprend qu’Alice, la jeune fille restée à peine quinze jours chez les Chazot, était taiseuse et craintive. Il n’y avait que le bébé qui l’intéressait. Elle l’appelait « *ma petite sœur* », elles jouaient et riaient beaucoup ensemble. L’adolescente a peu de fréquentations, même à l’institut spécialisé où elle est scolarisée. Seule Talula, sa référente, est passée régulièrement la voir. Quand les Chazot ont pu lui demander de ses nouvelles, l’infirmière leur a dit qu’Alice était en état de choc émotionnel.

Un aboiement étouffé se fait entendre, Nikita trouve le temps long. Gustave sent également que ses interlocuteurs sont fatigués, Brigitte Chazot ne peut s’empêcher de sangloter. Il les quitte rapidement, non sans avoir réussi à récupérer les coordonnées de cette infirmière.

Dimanche après-midi, avec son boxer, Gustave prend la direction du huitième arrondissement de Lyon, une idée en tête. Dans la matinée, il a tenté de joindre Talula, sans succès. Il se gare rue de l’Épargne et s’élance à la suite de Nikita, heureuse de se dégourdir les pattes. Il repère très vite un homme et un jeune garçon, père et fils, en train de jouer au ping-pong sur une table en béton, au milieu du parc Sergent Blandan. Pari gagné ! il avait une chance sur deux de les trouver ici à cette heure.

Nikita cherche aussitôt à jouer avec l’enfant, qui se saisit de suite d’une petite branche à lancer, tandis que les deux hommes se saluent. Ils ont l’air de bien se connaître. Et pour cause, le Capitaine Victor Remy de la DTPJ de Lyon et lui sont amis depuis plusieurs années. Leur dernière conversation professionnelle remonte à l’affaire des sans-abris assassinés dans le quartier de Perrache. Une sacrée histoire. Ils échangent quelques banalités, puis Victor l’interroge sur la raison de sa venue.

- Qu’est-ce qui t’amène aujourd’hui ?
- Le boulot...

Victor sourit, il sait que le journaliste a toujours une piste à flairer. De fait, son ami lui résume les affaires qui l’occupent.

- Oui, on a récupéré le bébé, à la DTPJ. Façon de parler. Les enquêtes sont en cours, je ne peux pas te donner plus d’infos.
- Et au sujet de l’autre gamine ? Elle a vécu dans la famille à Villeurbanne aussi ?

– Alice ? Puisque les Chazot t'ont parlé d'elle, je peux te confirmer que cette petite a été victime de violences aggravées. On est aussi là-dessus depuis un bon bout de temps déjà. C'est une enquête qui piétine.

Talula Olividei est un petit bout de femme, à peine un mètre quarante-neuf, pour cinquante-cinq kilos. Une boule d'énergie, constamment en mouvement. Le bruit de ses mules, grinçant sur le revêtement brillant, annonce toujours sa venue aux pensionnaires du Centre Romans Ferrari. Aujourd'hui ce crissement familier prend la direction du sas d'entrée et vient accueillir un homme et un chien sur le parking.

– Madame Olividei ? Bonjour, Gustave Masset.

– Bonjour Monsieur Masset. Je vous propose de marcher un peu dans le jardin, on y sera plus tranquille pour discuter. Suivez-moi.

Le journaliste et Nikita emboitent le pas de la jeune femme en blouse et quittent ensemble le parking pour un parc verdoyant, avec de nombreuses allées au milieu d'une pelouse impeccablement tenue. Ça et là, sur des bancs, des pensionnaires et des infirmiers sont assis et discutent, profitant de cette belle journée ensoleillée.

– Brigitte m'a dit que vous aviez des questions sur Alice ?

Gustave prend le temps d'expliquer comment il en est arrivé là, son enquête au départ concernant principalement les deux petites filles décédées dans des familles d'accueil.

– J'aimerais connaître son histoire. Je sais qu'elle a un passé douloureux, mais pouvez-vous m'en dire plus ?

– Je suis d'accord pour vous parler, à condition que la vie de cette enfant ne soit pas jetée en pâture dans les médias. Ce qui m'attirerait des ennuis d'ailleurs.

– On est d'accord, Madame Olividei. Je ne travaille pas pour la presse à scandale.

L'infirmière hésite un temps, puis raconte.

– Alice a été découverte, il y a un peu moins d'un an, errant seule sur une route déserte dans l'Ain, au petit matin. Complètement hagarde, blessée.

Le journaliste incite Talula à poursuivre.

– Elle a été transportée à l'hôpital Mère Enfant, elle y est restée presque un mois. Puis, comme personne ne s'est manifesté malgré le signalement fait par la police, elle est venue ici. On s'occupe d'enfants comme... elle. Lorsqu'on l'a récupérée, physiquement elle était en voie de guérison.

Psychologiquement, c'est une autre histoire. Un travail de dingue a été fait avec la psychologue, j'y ai participé aussi et j'ai réussi à tisser une sorte de lien avec Alice. Pendant trois mois, elle n'a pas émis un seul son. Et puis, il y a dû y avoir comme un déclic, car un jour, elle s'est mise à nous raconter son histoire. Et à aller un peu mieux ensuite.

Talula marque une pause. Elle semble ne pas vouloir continuer.

– Je ne sais pas si je vais réussir... On ne sait pas réellement qui elle est, ni tout ce qu'elle a subi. Elle nous a raconté ce qu'elle a pu ou ce qu'elle a bien voulu... Elle dit avoir été séquestrée. Longtemps. Elle n'a quasi pas de souvenirs d'elle en dehors d'avoir vécu dans une cave suintante et lugubre. Elle a été violente, ... violée. De nombreuses fois, à en voir les cicatrices internes, selon les examens réalisés par les médecins de l'hôpital. Et aussi...

La voix de Talula se brise.

– Elle était enceinte lorsqu'elle a été trouvée. Heureusement, il était encore temps, l'obstétrique a pu faire ce qu'il fallait. Mais il a fallu l'expliquer à Alice.

Elle s'éclaircit la gorge et poursuit.

– En tout, elle est restée neuf mois avec nous. Quand les examens ont conclu à une possible réinsertion en milieu familial, ce qu'il faut pour qu'elle continue à se rétablir, nous avons cherché un placement. Il y a deux mois, une famille d'accueil était disponible, un couple avec une fillette.

– Les Brule, de Villeurbanne ?

– Oui. Ça se passait bien et puis un matin, il y a eu le décès de leur fille. Le couple ne pouvait pas garder Alice, ces pauvres parents étaient dans la peine, tellement ! Elle est revenue au centre, le temps de lui retrouver une famille. Elle était perturbée au début et tenait des propos confus. On a mis ça sur le décès de la fillette. J'ai proposé à mon amie Brigitte et son mari, assistants familiaux eux-aussi, de prendre la petite. On a tout fait dans les règles, seulement un peu en accéléré. Brigitte a... avait un bébé. Oh mon dieu ! C'est tellement horrible !

Talula étouffe un sanglot.

– Jamais, auparavant, je n'ai imaginé que ça pouvait être dangereux... la police n'a aucune piste sur l'agresseur d'Alice, vous savez. Lorsqu'elle est revenue ici, il y a quelques jours, elle était terrorisée. Elle ne cessait de répéter à nouveau « *c'est lui, c'est à cause de lui* ». Elle a brusquement régressé, elle ne parle quasi plus. À part ces quelques mots.

– Lui ? De qui parle-t-elle à votre avis ? Vous savez que les parents ont été innocentés ?

– C'était obligé ! Je ne connais pas le couple de Villeurbanne personnellement, mais je connais mon amie Brigitte et son mari ! Jamais ils n'auraient fait de mal à leur bébé. Quant à « *Lui* » ...

– Attendez... alors vous croyez que le tortionnaire d’Alice aurait tenté de l’atteindre dans les familles d’accueil ? Qu’il aurait tué ces enfants ? Ce serait énorme ! Mais dans ce cas, pourquoi s’en est-elle sortie indemne ?

Après avoir laissé sa carte à Talula et pris congé, Gustave rentre chez lui avec plus de questions que de réponses. À quatorze ans, cette pauvre gamine a clairement vécu les pires horreurs et ça continue.

Alice aux pays des monstres...

Il rumine cette affaire toute la soirée.

Le matin à son réveil, Gustave décide de retourner discuter avec son ami Victor. Au moment de quitter son appartement, Nikita dans son sillage, la sonnerie de son téléphone retentit. C’est Victor, justement !

– Gus, il se passe quelque chose au centre Ferrari. Ramène-toi !

Le journaliste tire sur la laisse de Nikita et se précipite. Il traverse Lyon jusqu’au centre à tombeau ouvert. À son arrivée, un cordon de police interdit l’accès au parking, des policiers gèrent la circulation, empêchant quiconque de s’approcher.

Gustave Masset sort sa carte professionnelle et argue le droit à l’information. En vain. De loin, il observe alors la scène qui se déroule. Deux ambulances ont rejoint les véhicules de police. Une civière transportant un sac mortuaire noir s’engouffre dans l’une d’elle. Une deuxième civière avec une jeune fille couchée et attachée s’approche de la deuxième ambulance. Très vite, les portes se ferment et les véhicules quittent les lieux, toutes sirènes hurlantes.

Bien plus tard, le journaliste retrouve Talula dans un café, non loin du centre Ferrari, elle a une mine plus grise que la table en formica.

– C’est Alice. Je l’ai retrouvée un oreiller à la main, près de sa voisine de chambre.

Gustave Masset reste bouche bée.

Talula poursuit :

– Dans un murmure, elle m’a dit : « *je les ai sauvées, il ne peut plus leur faire de mal* ».

Sous l’horreur, il y a toujours pire.